

Fenêtre

Diane Régimbald

Number 46, Fall 1990

La ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14983ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald, D. (1990). Fenêtre. *Moebius*, (46), 53–56.

FENÊTRE

Diane Régimbald

La ville ne se meurt pas d'être encombrée d'outrances, et nourrit nos présences incertaines. Elle s'était levée tôt lorsque tu es parti, et moi aussi. Aussi tôt qu'elle. Je regardais l'éclairage échevelé de ce risque d'amour, allant jusqu'à l'aveuglement. La rue n'était pas tout à fait déserte à 5h30 ce matin privé de ton corps. Seulement, seule, je pensais à ton voyage de retour. Déjà! Je tournais bien en rond dans les rues, de petits cercles crasy me tentaient à l'horizontal. Des points morts. Je ne savais pas où aller. Au moment où je croyais tomber (en fait, je tombais), je me relevais systématiquement sans penser, sans rompre encore avec l'errance. J'écrivais debout, stationnaire d'une obsession. Je ne pouvais pas dire ce qu'il me fallait oser, ce qui allait causer ma véritable chute. Ma décision de bouger là. Je notais. Une visitation peut-être, un autre mirage? Une essence aussi pure à respirer que celle des edelweiss, un vent frais? Je ne savais pas. Que décider? Qui? Où allait le geste oscillant, près de toi, de moi? Pivotant du reste sur lui-même.

*

J'écarte certains périples afin de vraiment bien sentir la peur. La mort de quelque chose là, couchée sur un mot en supplique. Je change de temps. Ma satisfaction est présente. Il ne faut pas non que je renonce. Ma crainte serait de renoncer à ton absence. Ça ne fait rien que tu sois là-bas pendant que je suis ici. Je ne veux surtout pas tromper le sens de ma peur. Je veux l'habiter jusqu'à ce qu'elle me guérisse d'elle. Mais je sais la peur : le tremblement de la vie. Mais comment y entrer sans en avoir la frousse? J'ai la frousse de la peur.

J'arrête. D'un coup j'arrête le sort. Celui qui est l'empire du corps sur la crainte. Je suffoque de la surcharge des mots. La langue m'entoure mais je suis dedans. Laissons aller la crainte où elle veut m'emmener. Laissons-la devenir.

Je retourne à ma chambre, le jour est entièrement sur ses gardes. Ce n'est pas ce qui m'intéresse pour le moment.

je cherche à rompre le sort qui me domine, l'obscurcissement qui me gruge. où aller. ma fenêtre est à peine ouverte. je n'ai plus faim. je voudrais mourir une fois pour toutes de ce qui me gruge. ma fenêtre est à peine ouverte et tu ne peux pas passer à moins que tu ne te fasses très petit. j'ai très peur. je ne voudrais pas tomber et me fendre le crâne et pourtant se disperserait la décharge noire, la masse, vent d'ombre qui me tue. je suis un marais plein de sangsues. ma peur est dans ton corps. j'ai besoin de la liberté des feuilles volantes. ma tête, un déluge enfermé dans un cercle de feu. je prononce des mots qui ne sont pas ta faute mais jamais je ne me laisserai périr par le Coupable. philosophiquement, s'y trouve par la faute originelle mais ça n'est pas ça dont je parle. je parle de la double tentation de Dieu. c'est ça que je veux tuer. c'est un meurtre dans l'invisible que je veux accomplir. tu ne le sauras jamais. rien ne sera transgressé. tu ne verras pas d'images. aucune ne sera nécessaire pour rencontrer et faire face à ce monstrueux. mon corps fera boule, globe incandescent fonçant sur lui-même, déracinant la fleur qu'une graine aura laissée éclore et je la mangerai, seule, entière, avec

rage, et ses épines retireront le mal. rien de spectaculaire ou de représentatif. ne faire qu'un frein à l'occupation. car cet acte est subi et je ne peux y être. directement je menace le sort : «tu ne pourras pas sortir d'ici vivante». mes pores de peau se contractent, l'air ne passe plus, chaque seconde s'alimente de mes réserves intérieures, mes poumons se vident. non je n'irai pas tirer sur l'ennemi, «je descendrai encore là où il n'est plus.» vite, vite, vite, à tout prix il faut que l'air revienne, je rape-tisse à vue d'oeil, mon sang sèche, je n'ai plus d'air et l'eau s'évapore. vite vite vite que le néant interpelle ma destinée : je ne pourrai plus ne plus aimer, j'accepte oui de tomber au-devant de moi-même, d'aller à la fontaine, de m'abandonner à ma vie, mais je n'irai pas à l'écran projeter mon âme, elle viendra un jour où je regarderai tomber le soleil dans l'espace là où ma nudité brûle des cendres. ma manière salit et repousse le monde. les cendres se dispersent car le vent tourne. je suis toujours seule. une pluie torrentielle invite d'un coup la foule sur moi au moment où j'arrive dehors. elle avance comme une trombe. Je reste immobile puis j'avance aussi vers elle. le vent la pluie balaient ma mort, préparent ma vie, libre?

la ville entière n'a jamais été aussi muette et en si grande activité. je suis précipitée. plusieurs personnages montent sur les toits des édifices pendant que je cours dans l'allée centrale d'une grande artère. hypnotisée par le rythme fou qui percute mes tempes, je culbute je cours, je saute et me soulève jusqu'à atterrir dans les bras d'une tombe. il y a longtemps qu'elle n'avait servi. elle avait appartenu m'a-t-on dit à Nosfératu le fantôme de la nuit : lorsque je demandai «où suis-je?» «dans la tombe de Nosfératu, criait-on, dans la tombe de nos fées...». je n'entends plus, on a refermé le couvercle. c'est la tombe. je suis entourée de toutes parts, je le sens. mais dans cette noirceur étroite, je n'ai plus rien à faire que d'attendre que se déroule le tapis blanc. j'attends. je ferme les yeux et j'imagine une peinture sur papier : elle représente trois corps, respectivement peint d'une couleur primaire, beaux, en quête, entourés par une

masse verte mouvante. ils sont seuls. c'est la qualité de ma solitude que je retrouve en chacun d'eux.

*

comment les phénomènes peuvent-ils être si multiples? on passe d'une chose à l'autre sans trop savoir pourquoi et c'est après que l'on en vient à saisir certains sens.

je ne sais pas ce qui me rattrape sans cesse, mais je sais que la perte peut être absolue et la rencontre fatale. un cheval apparu en image me donna le goût de courir après lui puis sur lui aussi. je l'aimai subitement comme une attraction céleste et fatale. je lui donnai ma main et mon corps et mon âme glissait dans un appel pour que tu viennes là. c'était très proche. proche dans l'un et l'autre. un chuchotement entendu. tu venais dans ma tombe et toutes les peurs nous réunissaient. tu voulais nous fondre dans nos bras. je t'expliquai mon silence pour que tu l'entendes. savoir d'où il vient. je le désire encore très fort. la tombe s'ouvre. je suis dans un jardin tropical. je sors de cette tombe, le tapis blanc est à peine déroulé. je le déroule donc suivant les indications des flèches rouges peintes sur le sol. j'arrive dans un second jardin plus dense encore que le premier, rempli de nature. il n'y a aucune conduite à suivre à l'intérieur de ce jardin. aucune tentation.

Il fait froid, c'est mercredi et tu n'es toujours pas revenu. Je reviens à mon imagination. Le jardin reprend forme. La fenêtre est grande ouverte.